

Lorenzaccio et Caligula:
Une Comparaison

Une centaine d'années sépare Lorenzaccio et Caligula. Au premier abord l'existentialisme d'Albert Camus semble assez loin du romantisme d'Alfred de Musset. Cependant ces deux pièces, vues de près, montrent des parallèles à bien des égards. Pour n'en citer que trois: le personnage central de chaque oeuvre; la société dans laquelle celui-ci vit; et un certain rapport avec l'heure actuelle.

Wordsworth, un des chefs de l'école romantique anglaise et contemporain de Musset, a déclaré que "The Child is father of the Man." La jeunesse de Caligula et de Lorenzaccio comment était-elle? Voici les souvenirs de la mère de celui-ci: "Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je, en le voyant rentrer de son collègue, avec ses gros livres sous le bras" (Lorenzaccio, I,4). Caligula, lui aussi, était un écolier pensif; Cherea pense que "ce garçon aimait trop la littérature" (Caligula, I, 2). Une jeunesse donc solitaire et romanesque dont les résultats seront néfastes. Le Renzo de Musset avait "un saint amour de la vérité qui brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs; il lui fallait s'inquiéter de tout" (L,I,6); Alexandre l'appelle "un rêveur . . . un philosophe" (L,I,4). Hélicon, serviteur fidèle de Caligula, dit que "Caius [Caligula] est un idéaliste, tout le monde le sait" (C,I, 5). Tous les deux s'intéressent à la poésie; Lorenzo est "un gratteur de papier, un méchant poète qui ne sait seulement pas faire un sonnet!" (L,I,4). Caligula organise lui-même un concours poétique.

Demi-poètes et quasi-philosophes, ils arrivent au pouvoir. Caligula ne voit que son idée; Lorenzo, comme son héros, Brutus, est atteint de monomanie. Egoïstes monstreux, tous les deux sont très consci-

ents de l'oubli qu'apporte le Temps. Caligula "sait que rien ne dure! Savoir cela! Nous sommes deux ou trois dans l'histoire à en avoir fait vraiment l'expérience"(C,IV,3). Lorenzo aussi est effrayé en face du néant: "qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient"(L,III,3). Ces références constantes à l'histoire sont typiques des deux personnages. Caligula ne voit rien dans son règne qui puisse le faire passer à la postérité et il tente de remplacer la peste lui-même. A la fin de sa vie il va jeter un siège à son double dans le miroir, en hurlant "A l'histoire, Caligula, à l'histoire"(C,IV,14). Le double est un des thèmes de Musset qui se retrouve chez Camus. Comme Lorenzaccio, Caligula croit qu'il faut que "le monde sache un peu qui je suis"(L,III,3). C'est l'avenir qui intéresse ces hommes et non pas leur présent. Alors la question s'impose, ces deux sociétés, qu'avaient-elles de commun?

Rome et Florence sont évidemment deux villes italiennes mais ce n'est pas leur nationalité mais leur utilité comme cadre qui prime. La Rome antique est l'exemple par excellence de l'orgie, de la cruauté et de l'indifférence. On pense tout de suite à un Néron. Et quel meilleur exemple de la Renaissance perfide que cette ville au bord de l'Arno, la Florence de Machiavel! Vendetta, mot dont l'origine est italienne, suggère la vengeance de la maison Montagu ou de la famille Borgia dans ces cours corrompues et violentes du cinquecento. Selon le petit peuple la noblesse y était des "bêtes féroces" qui s'abrutissaient par la débauche. Rome et Florence sont des sociétés pourries. Maffio, le bourgeois de l'Acte Premier de Lorenzaccio, dit que "S'il y a des lois à Florence, si quelque justice vit encore sur la terre, parce qu'il y a de vrai et de sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et il vous fera pendre tous les deux"(L,I,1). Voilà justement l'ironie: ce même duc est en train de violer sa soeur. Il n'y a pas de justice à Florence, les forts font

la loi et Lorenzo ne le cache pas; il dit qu' "un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la [Florence] gouvernent"(L,II,2). La Marquise Cibo aussi s'est rendu compte de l'injustice du pouvoir absolu: "oui, j'ai fait un rêve--hélas! les rois seuls n'en font jamais --toutes les chimères de leurs caprices se transforment en réalités, et leurs cauchemars eux-mêmes se changent en marbre"(L,III,6). Caprice est, bien entendu, un des mots-clés pour Musset, mais c'est Caligula qui parle des "caprices de ma fantaisie"(C,III,2). La fantaisie de l'empereur a besoin de la lune, du bonheur ou de l'immortalité. A Scipion qui lui dit que la quête de l'impossible est une récréation de fou, Caligula répond que "c'est la vertu d'un empereur. Je viens de comprendre enfin l'utilité du pouvoir. Il donne ses chances à l'impossible"(C,I,10). L'impossible veut dire le mal pour Caligula qui transforme sa philosophie en cadavres.

Or, il est contagieux, ce mal. Les villes sont corrompues parce que leurs citoyens sont corrompus. Argos souffre à cause du crime de Clytemnestre et d'Egiste; Jocaste et Oedipe ont infecté Thèbes de leur infamie. Dans Lorenzaccio le petit Strozzi se bat avec le petit Salviati; le paisible Maffio donne un coup de poing à la vieille femme qui accompagne sa soeur, devenue fille publique. Au vieux Philippe Strozzi qui croit "à la vertu, à la pudeur et à la liberté"(L,III,3) Lorenzo oppose toute la monstrueuse nudité de l'Humanité. Il n'y a pas un Judas à Florence; il y en a des milliers. Et Lorenzaccio le sait: "s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi"(L,III,3). Caligula, lui, fait ce dont parle Lorenzaccio. Il tue les fils, vole des pères et viole les femmes des familles romaines et personne ne s'en plaint. L'empereur leur rit au nez et les déteste parce qu'ils sont lâches. Cherea, le chef des conspirateurs, voit Caligula tel qu'il est: nuisible à la

société.

Comment ces personnages vont-ils agir en face de l'amour? A peine sorti de l'adolescence, Lorenzaccio souffre encore de ses tourments. L'amitié particulière qu'il a pour le Duc n'est pas tellement importante en soi; elle sert plutôt à approfondir l'idée qu'a le spectateur (ou, en ce cas, le lecteur) de la dépravation de Lorenzaccio. Or, il se peut bien que Lorenzaccio et Alexandre soient deux aspects de la même personnalité comme le sont Octave et Célio dans Les Caprices de Marianne. Par conséquent le meurtre est un suicide; l'esprit tue le corps, l'ange, la bête. De toute façon c'est l'apparition publique en travesti religieux qui est troublante; c'est du blasphème. "Lorenzo est un athée, il se moque de tout"(L,I,4). De même chez Caligula; son homosexualité comme son inceste sert à épater les patriciens; il les appelle "mignon" et "chérie", il s'habille en Vénus grotesque et se fait adorer. On se demande si ces deux hommes méprisent la chair autant qu'ils méprisent les autres valeurs traditionnelles. A Caesonia Caligula parle de "toutes ces nuits où le plaisir était aigu et sans joie"(C,IV,13). Il décrit "l'aigre odeur du plaisir aux aisselles de la femme qui sombre encore à mes côtés"(C,II,14). Lorenzaccio peint les lits des filles comme "encore chauds de ma sueur"(L,III,3) et à la fin de la pièce il n'a même pas envie de la débauche.

Puisque la sensualité ne suffit pas, qu'est-ce qui la remplace? Pour Caligula c'est le meurtre. "Quand je ne tue pas, je me sens seul"(C,IV,13). Lorenzaccio se décrit comme "une machine à meurtre"(L, V,6). Mais ce qui est important est la nature de ces assassinats. D'abord ce n'est pas un crime de passion. Cherea parle de la "méchanceté désintéressée" de Caligula (C,II,2). Après une exécution il baïlle et dit avec sérieux que "Ce que j'admire le plus c'est mon insensibilité"(C,IV,4). Caligula fait une expérience, en quelque sorte ouverte, et ses cruautés font partie de cette expérimentation. Lorenzo, au contraire, est



pris au piège d'un serment idéaliste. Il aurait tué n'importe quel tyran; faute de mieux, il tue Alexandre. Les perversités de Lorenzaccio sont involontaires, en un sens, et les élans d'une corruption naturelle. Chez tous les deux il s'agit du meurtre comme acte philosophique; dans un sens Musset a écrit un Crime et Châtiment avant la lettre. De toute façon on est bien loin de l'honneur qui fait agir un Hernani, par exemple. Il est vrai que Ruy Blas tue Don Salluste lâchement mais il avait un motif: Don Salluste avait insulté la reine. Lorenzaccio n'est pas trop fâché que le Duc veuille coucher avec sa tante.

Cela ne veut pas dire que Caligula et Lorenzaccio ne s'amusent pas bien dans leurs jeux. L'empereur disait qu'"il n'est pas de passion profonde sans quelque cruauté"(C,II,6). La brutalité de langage, si frappante dans Lorenzaccio, est accompagnée d'une brutalité de moeurs. Lorenzo, tout d'un coup, a envie de faire donner des coups de bâton à Tebaldeo. Au jeune peintre qui en demande la raison, Lorenzaccio répond "parce que cela me passe par la tête"(L,II,2). La cruauté est complètement arbitraire. Caligula force Mereia, un vieillard inoffensif, à boire du poison; voilà des directions scéniques:

Mais Caligula, d'un bond sauvage, l'atteint au milieu de la scène, le jette sur un siège bas et, après une lutte de quelques instants, lui enfonce la viole entre les dents et la brise à coups de poing. Après quelques sautes, le visage plein d'eau et de sang, Mereia meurt(C,II,11).

Paradoxalement, une fois sur la scène, la violence risque de devenir grotesque et comique.

Peut-être Caligula et Lorenzaccio tuent-ils n'importe qui parce qu'ils ne s'attachent à personne. Lorenzo, pourtant, dit à sa mère: "Je vous estime, vous et elle [sa tante]. Hors de là, le monde me

fait horreur"(L,II,4). Mais sa mère ne se fait pas d'illusion: "Cela est trop cruel . . . être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller . . . dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère"(L,I,6). Lorenzo lui-même sait la vérité: "J'allais corrompre Catherine [sa tante]. --Je crois que je corromprais ma mère, si mon cerveau le prenait à tâche"(L,IV,5). "Vivre," dit Caligula à Caesonia, "vivre, c'est le contraire d'aimer"(C,I,11). Il définit aimer comme l'acceptance de vieillir avec un être et il se dit incapable de cet amour. Scipion lui parle de la douceur qu'a chaque homme et qui l'aide à continuer à vivre. Pour Caligula cette douceur est le mépris.

Le bonheur ne se trouve pas chez autrui; alors où se trouve-t-il? Pas chez soi non plus. Les psychologues disent que celui qui ne peut pas s'aimer ne peut pas en aimer un autre. Or, celui qui n'aime pas un autre, peut-il s'aimer? Lorenzaccio et Caligula montrent un dégoût profond d'eux-mêmes. Scoronconcolo dit à Lorenzo: "Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance?"(L,III,1). Mais la fin de son ennemi n'est pas le commencement de son bonheur: "il n'y a de changé en moi qu'une misère--c'est que je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer-blanc"(L,V,6). De même à la fin de Caligula; juste avant sa mort Caligula parle à son image dans un miroir: "je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi en face de moi, et je suis pour toi plein de haine"(C,IV,14). Ce vide intérieur dont parle Lorenzaccio existe chez Caligula aussi: "Quel dégoût, après avoir méprisé les autres, de se sentir la même lâcheté dans l'âme. Mais cela ne fait rien. La peur non plus ne dure pas. Je vais retrouver ce grand vide, où le coeur s'apaise"(C,IV,14). Ce grand vide, c'est le suicide.

Tous les deux se laissent tuer. En dépit des vives insistances de Philippe Strozzi, Lorenzaccio se promène à Venise. Il s'amuse à se voir suivi par des

assassins. A propos du suicide on peut remarquer la nonchalance du Duc Alexandre, même après l'évanouissement suspect de Lorenzo, le vol de la cote de mailles et les avertissements du cardinal Cibo et de sire Maurice. On peut toujours regarder le meurtre d'Alexandre par Lorenzaccio comme un suicide puisque dans un sens les deux ne font qu'un. Quand un vieux conspirateur demande à Hélicon si Caligula croit qu'on complot, Hélicon répond: "il ne croit pas, il le sait. Mais je suppose qu'au fond il le désire un peu" (C,II,4). D'ailleurs l'empereur l'admet: "il est vrai que je ne la [la vie humaine] respecte pas plus que je ne respecte ma propre vie. Et s'il m'est facile de tuer, c'est qu'il ne m'est pas difficile de mourir"(C,III,2). On l'avertit plusieurs fois d'un complot et il n'y fait pas attention. On lui donne la preuve avec une tablette et il la brûle en encourageant ses assassins: "Continue, Cherea, poursuis jusqu'au bout le magnifique raisonnement que tu m'as tenu. Ton empereur attend son repos"(C,III,6). En effet, Lorenzaccio et Caligula se suicident.

Il y a davantage de parallèles entre ces deux personnages: tous les deux tuent des amis, tous les deux parlent de la nature tout de suite après des meurtres, tous les deux sont fascinés par la lune. Mais ce sont des comparaisons secondaires et une autre question s'impose. Comment ces deux pièces dont l'action se passe dans l'antiquité ou dans la Renaissance sont-elles pertinentes à l'heure actuelle?

C'est surtout la violence impersonnelle dans les deux oeuvres qui les rattache au vingtième siècle. Bien entendu, toute la littérature depuis le Moyen Age a été marquée par la brutalité. Ce ne sont ni les guerres ni les crimes qui ont manqué à l'humanité. Les écrivains en ont parlé dès La Chanson de Roland. Cependant, qu'il s'appelle Roland, Don Rodrigue ou même Candide, le héros traditionnel tue généralement pour un but précis et personnel: la gloire militaire, l'amour d'une femme, la protection d'un pays ou d'une famille. Or, le protagoniste contemporain agit, en

grande partie, soit à cause d'un parti pris philosophique, soit sans aucune raison. Tchen, par exemple, le héros-terroriste de La Condition humaine, dans son attentat contre Tchang Kai-chek, suit la même logique que Lorenzaccio dans son meurtre du Duc. D'autre part, c'est un crime immotivé qui intéresse le Lafcadio d'André Gide qui a rendu célèbre l'acte gratuit. Meursault dans L'Etranger tue l'Arabe à cause du soleil et de la sueur. De notre côté de l'Atlantique In Cold Blood était un best-seller pendant des mois; Bonnie et Clyde sont presque des héros folkloriques. On retrouve cette fascination avec la violence chez Scipion, dont Caligula a cruellement tué le père, et qui avoue néanmoins que "quelque chose en moi lui [Caligula] ressemble pourtant. La même flamme nous brûle le coeur"(C,IV,1). Lorenzaccio, lui, parle de la "grande confrérie du vice"(L, III,3). Tous les deux, Lorenzaccio et Caligula, ont trouvé bien des échos au vingtième siècle, chez leurs semblables, leurs frères.

MICHAEL C. HYDAK
THE UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN